

Jacques Boesch

La Capite



Le Scorpion bleu

Entame. Au détour d'une balade dans le Mandement, je me laisse surprendre par le charme de cette bâtisse vigneronne, une simple guérite, surgie d'autrefois à flanc du coteau de Chouilly, bellement implantée au milieu des vignes, au bas du chemin maintenant déserté du Tonkin, sur la commune de Satigny. Une fois encore, je cède à l'envoûtement de cet abri isolé, repère élevé à égale distance des hameaux de Chouilly, Bourdigny-dessus et Bourdigny-dessous. Ce haut lieu, réservé parmi quelques-uns à l'entour de Genève, convient à l'accueil de mes rêveries. Pour offrir écrin à leur épanouissement. Un pavillon. Une retraite bienvenue. Un repaire aussi. Ou un cabinet de curiosités, selon mon appréciation de l'instant. À priori, je peux qualifier de divers mots cette petite construction du XVIII^e siècle sise au cœur de la campagne genevoise, selon mon impression du moment, la saison et la nécessité des mouvements intérieurs qui m'animent par convergence propice aux évélations créatrices. Des précipitations. Leur affection viendra bientôt se révéler en préférences. Des fictions. Leurs récits fabuleux se saisiront de l'atmosphère ambiante délibérément cultivée. Ils comprendront l'unique de cette situation. Pour l'instaurer en événement.



La *capite* est adossée à mi-hauteur de la colline. Derrière, bien plus loin, la chaîne protectrice du Jura, aux sentes souvent enneigées. Devant, Genève s'étale dans la découpe de ses zones urbaines si denses entre les respites de quelques campagnes encore préservées. Au loin, les Alpes, les deux Salève et le Môle pointu, légèrement penché vers la gauche. L'endroit me retient volontiers. Mon intuition devine que je pourrais y rester librement. Me reprendre. M'ouvrir à ce refuge tourné sur l'emprise des saisons, gîte

provisoire et préventif élevé contre les absurdités de l'actualité, le froid, la canicule ou les intempéries de l'hiver. Goûter au repos, après l'effort de la marche. Déguster. Rendre à mon souffle son rythme apaisé. M'installer dans mes pensées. Imaginer à l'écart, au soleil, en silence. Savourer une solitude favorable. Faire agréable étape. D'où je pourrai, de tous les côtés, voir venir, la vie devant moi.

D'emblée, je soulignerai la simplicité de ce gîte. Il me rappelle les bastidons provençaux par son exposition plein sud, tourné vers un beau toujours à venir. Le rez-de-chaussée semble dévolu aux travaux de la vigne. Il s'ouvre sur le replat d'une terrasse engazonnée, bordée d'un coupe-bise, à l'est. Sages, deux bancs de pierre froide attendent leur tour. La table doit être rangée à l'intérieur, en attendant. Le premier étage se réserve à l'abri, au repos. Et, je suppose, à la contemplation de lointains spirituels lentement médités, ou des souvenirs, dans un confort spartiate, à l'ancienne, sans électricité ni eau courante. Un point de vue en plongée se dégage depuis le balcon, à peine retenu derrière sa fragile rambarde ajourée. Sur la droite, une hampe décolorée rappelle la proximité de la frontière avec la France, comme si cette imminence impliquait le devoir primitif de marquer son appartenance à un territoire.



Le *charme* du site tient autant à son inscription dans l'histoire séculaire du Mandement qu'à l'aura qui émane de sa nature profondément calvinienne – des traits culturels déterminés par une double prédestination, celle des labeurs du quotidien et de l'épanouissement de ces existences protestantes orientées vers l'intérieur, avec l'énigme de ses vérités enfouies sous de simples apparences, une poésie. Heureuse